

Jeu figuratif dans la "vision d'Ezéchiél" (Ezéchiél chap.1à3)

Le récit de la vision inaugurale du livre d'Ezéchiél est caractérisé par un véritable foisonnement figuratif. Cette profusion n'oriente jamais vers la représentation, mais travaille plutôt à la progressive émergence du sujet, ou du rapport entre un sujet et son origine. La traversée des figures, opérée par le regard spectateur, rend possible la chute du sujet ou sa dé-compétence pour son instauration dans l'ordre de la Parole. Le texte devient alors la mise en scène de l'effet d'interpellation de l'origine fondatrice.

Dans le cadre du CADIR, depuis plusieurs années, nous avons recentré nos études et nos recherches sur la dimension figurative des textes. En analysant des textes de la littérature biblique dans lesquels la dimension figurative est prégnante, nous constatons que cette dimension ne peut se ramener à un simple habillage des formes narratives, mais qu'elle structure aussi la signification et contribue à la cohérence textuelle.

Pour ma part, j'ai été amené à travailler sur différents épisodes que l'on pourrait rapidement caractérisés comme "récits de vocation": vocations de prophètes (Isaïe, Jérémie, Ezéchiél, Jonas), épisodes marquants de l'histoire d'un personnage (Jacob, Moïse, Elie)... Ces récits parlent de l'instauration du sujet, de sa "mise en route". Souvent ils mettent en scène des visions, des songes, des événements peu ordinaires, prétextes à un intense déploiement figuratif: ainsi, le songe de Jacob (Gn 28/10-29/1), l'événement singulier du "buisson ardent" avec Moïse (Ex 3/1-6), Elie à l'Horeb (1 Rois 19), les visions d'Isaïe (Is 6), ou d'Ezechiel...

Je voudrais m'attacher ici à explorer quelque peu, l'un de ces textes, mais qui n'est pas le moins complexe... Il s'agit de la vision inaugurale du livre d'Ezéchiél, prophète du temps de la déportation à Babylone, (Ezéchiél 1 à 3). Ce travail d'analyse prend appui sur les données de la sémiotique greimassienne, telle, du moins, que nous la pratiquons au CADIR. J'utilise ici, par commodité, le texte de la traduction oecuménique de la Bible (T.O.B.). (1)

Narrativement les données paraissent simples: c'est le début d'un livre au cours duquel va se déployer et se trouver mis en scène tout le discours persuasif d'un sujet vers d'autres sujets. Discours persuasif d'un prophète, parlant pour transformer les comportements et les attitudes des destinataires de ses propos. Il peut donc s'agir, en ce début, de l'épisode relatif à l'instauration du sujet de la persuasion, de sa mise en route, ou de l'établissement de son rapport au destinataire qui le fait agir (phase de manipulation selon le schéma narratif), voire de l'acquisition de sa compétence persuasive. En fait, au regard de l'ensemble du texte, la structure narrative ne pose pas de problème particulier ; mais l'abondance sinon le foisonnement des figures qui viennent participer de la mise en discours,

interrogent. Ce foisonnement doit permettre de préciser la mode de construction du sujet mis en scène et le type de rapports qu'il entretient avec ce qui l'instaure et le fait sujet.

L'observation du texte permet de proposer un rapide découpage du texte:

- une introduction (1/1-3)
- la vision proprement dite (1/4-28)
- le discours qui suit la vision (2/1-3/12)
- le résultat (3/14-27).

Ce découpage n'est destiné qu'à faciliter la lecture et le repérage de quelques éléments qui semblent pertinents pour notre projet.

1. L'introduction 1/1-3

Si l'on fait fonctionner les trois axes de la discursivisation: temporalisation, spatialisation, actorialisation, on repère aisément la construction des énoncés qui composent cette introduction: indications de temps, déterminations de l'espace, positions des acteurs.

"La trentième année, le quatrième mois, le cinq du mois, j'étais au milieu des déportés, près du fleuve Kebar; les cieux s'ouvrirent et j'eus des visions divines.

Le cinq du mois - cette année-là était la cinquième de la déportation du roi Yoyakîn - il y eut une parole du Seigneur pour Ezechiel, fils du prêtre Bouzi, au pays des Chaldéens, près du fleuve Kebar.

Là-bas, la main du Seigneur fut sur lui."

L'intérêt tient à la succession de ces trois énoncés. Ils jouent au seuil du récit une fonction liminaire, comparable à celle d'un titre ou d'un bref résumé annonçant et catégorisant ce qui va suivre.

La vision d'Ezéchiél, ou encore, un homme a des visions. Sur cette condensation de base, ce minimum de signification, les trois énoncés vont apporter, par "touches figuratives", des précisions, des points de vue, des interprétations, des déterminations particulières.

Enoncé 1:

Il est à la première personne: c'est une énonciation énoncée, mettant en scène le "je" du narrateur: *"j'eus des visions divines"* Le "je", dès lors, est au premier plan, défini comme récepteur des visions, comme l'aboutissement d'une action dont il est le destinataire.

Mais sa détermination est aussi spatiale, *"j'étais au milieu des déportés, près du fleuve Kebar"*: un lieu géographique et un lieu social. Les rives d'un fleuve renvoient à une détermination géographique; mais une appartenance sociale, à un groupe particulier, se trouve également précisée: la "déportation". L'homme qui raconte est donc un "déplacé", hors du lieu géographique national d'origine non mentionné. Seule se trouve prise en compte la situation de déporté.

Précision du temps: trentième année, quatrième mois, cinquième jour, mais sans référence permettant une quelconque datation.

Ce premier énoncé est donc marqué par une dimension subjective. Le centre est un “je” qui parle, dans son temps, son lieu son activité, son interprétation des événements.

Enoncé 2

Le second énoncé fait place à un aspect plus objectif: débrayage énonciatif, discours à la troisième personne. Le même événement est repris, mais le jeu figuratif inscrit d'autres valeurs.

La référence à l'histoire externe est donnée: *“cinquième année de la déportation du roi Yoyakîn”*. Ancrage historique. La déportation s'inscrit comme événement d'histoire et événement d'une nation.

“Il y eut une parole” : ce qui est reçu comme vision d'un sujet devient ici parole de quelqu'un (le Seigneur) à quelqu'un (Ezéchiél), événement d'une parole adressée, mise en perspective d'un circuit d'interlocution. De la vision à la parole, le glissement (ou la juxtaposition) est intéressant. Précisons tout de suite: il va se trouver à l'oeuvre dans l'épisode qui suit, puisque l'on passera de la description de la vision à la mise en scène du discours du Seigneur vers Ezéchiél...

Les acteurs sont également positionnés: le Seigneur d'un côté, Ezéchiél de l'autre. Plus de “je”, mais un rapport entre deux sujets en troisième personne. Le sujet “Ezéchiél” est ici dénommé. Non seulement il a un nom propre, mais il se trouve également situé comme étant “fils de”, inscrit dans une lignée: il est le fils de Bouzi. Cette marque est intéressante pour un personnage qui, plus tard, dans le discours, sera désigné comme “Fils d'homme”. Soulignons, à ce point du déroulement du texte, la double détermination de l'acteur: un ancrage historique objectif et un ancrage personnalisé dans la génération.

L'espace enfin se redétermine. Ce n'est plus un simple lieu géographique, c'est un lieu politique, celui d'une nation, le pays des Chaldéens qui a mis en oeuvre la déportation.

Enoncé 3

Plus bref, plus synthétique : *“Là-bas, la main du Seigneur fut sur lui”* .

L'indication spatiale est minimale: là-bas, terme qui renvoie bien sûr à ce qui précède comme indications de lieu. Mais on pourrait se demander à quel “ici” s'articule ce “là-bas”? celui du déroulement de l'activité prophétique d'Ezéchiél après la vision instituant ? A ce point du texte, il n'est pas encore possible de le préciser.

Soulignons cependant une nouvelle touche figurative. Il n'est en effet plus question ni de vision, ni de parole, mais de “main sur”: une figure du corps vient s'inscrire ici, dans ce troisième énoncé, lui aussi débrayé. “La main sur lui” désigne un rapport entre deux sujets dont l'un est dominant ou englobant. C'est un rapport entre deux sujets qui n'est pas que de parole ou de persuasion mais qui tient le corps.

C'est un contact. Est-ce coup ou caresse ? On ne sait mais on retrouvera à la fin de la vision (3/14) les mêmes figures reprises en compte par le “je” du narrateur: *“J'allai amer et l'esprit irrité: la main du Seigneur était sur moi, très dure”*... Rapport de force en quelque sorte! La position du destinataire est interprétée, en lien avec la vision qui s'achève, comme dure et irritante. Ce contact se retrouve encore exprimé, un peu plus loin: (3/22) *“C'est là que la main du Seigneur fut sur moi: il me dit...”* Cette fois, la dureté et l'irritation ont disparues, mais la pression de la main arrive en lien avec la parole transmise et le discours du Seigneur.

Durété avec la vision, sans durété avec la parole, sans doute pourra-t-on compléter le dispositif avec la *“douceur de miel”* du livre mangé (3/3) ? C’est ce que nous évoquerons plus loin.

De ces observations, pour l’analyse, je retiens essentiellement ceci:

Au centre du premier énoncé, le “je”, dans ce qu’il éprouve avec ses visions.

Pour le second énoncé, un temps, un lieu, une histoire, un peuple. L’acteur se trouve replacé dans l’histoire et dans sa lignée.

Au centre du troisième énoncé, un autre, un tiers, qui n’est ni le “je” subjectif individuel, ni la référence génétique et historique objective.

Au plan figuratif, trois lignes, amorces de parcours figuratifs qui vont se trouver déployés et articulés par la suite: la vue, la parole et l’interlocution, le corps. Ou encore, voir et interpréter, parler et entendre, être tenu ou pris en main, ou encore, ce qui est vu, ce qui est parole à entendre, ce qui tient et fait tenir. Cette progression contribue à mettre en scène trois paliers figuratifs successifs sur lesquels s’inscrit l’acteur instauré sujet. Nous pouvons risquer l’hypothèse: ces trois paliers figuratifs composent comme une triple définition du sujet (appelé, pour ce texte, à devenir sujet prophétique):

- le sujet “je”, individualisé et narrateur,
- le sujet “historique”, en son lieu social et familial,
- le sujet “altéré”, et je reprends cette expression de M. de Certeau pour préciser ce sujet en rapport avec un tiers et la “marque” qui en résulte, exprimée par les figures du corps.

2. La vision

A considérer le texte, cette vision est pour le moins fantastique et se trouve le plus souvent présentée comme une forme du discours apocalyptique. Elle apparaît comme un véritable foisonnement figuratif dont l’analyse s’avère délicate. Quel dictionnaire utiliser? Comment classer toutes ces figures ? Figures cosmiques, figures du mouvement, figures de l’animal, figures de l’homme, figures de la vie, figures des dimensions de la vie... est-ce une sorte de parodie de la création ? L’analyse, en terme d’équivalences symboliques n’est guère facile. Quant à la représentation, il peut être amusant de la rechercher, mais elle est également difficile à saisir.

Si nous nous appuyons sur les données de la sémiotique greimassienne (2), nous pouvons reconnaître aux figures du discours une double fonction: une fonction “représentative” et une fonction “contextuelle”. La fonction représentative ou référentielle des figures renvoie à l’aspect description du monde et rend compte de la “face” des figures tournée vers le monde et que cherche à codifier le dictionnaire lexical et la sémiotique du monde naturel. La fonction contextuelle est au contraire interne au texte et apparaît comme résultante de la mise en discours: cette capacité de la figure est liée au jeu relationnel mis en oeuvre dans les parcours figuratifs et constitutif de la cohérence interne du discours. Il

convient donc de s'attacher à rechercher plutôt cette cohérence interne en mesurant les écarts et les articulations des figures et en faisant une hypothèse sur la construction d'ensemble et sur le dispositif relationnel qui tient le texte. Voici donc quelques points qui m'ont semblé propres à organiser cet ensemble.

2.1. Le cadre général.

La position du visionnaire peut servir d'entrée: *"je regardai"* (1/4), *"je regardai"* (1/15), *"j'entendis le bruit"* (1/24), *"j'entendis une voix qui parlait"* (1/28), expressions auxquelles il faut ajouter: *"il vint une voix"* (1/25) .

La vision se déroule en deux temps marqué par *"je regardai"* puis *"j'entendis"*. Ou plutôt, il conviendrait de souligner que ce qui caractérise cette vision, c'est, en quelque sorte, le passage du "regard" à la "voix" et la progressive émergence, au sein des choses vues, de la voix qui se fait entendre et qui finit par parler.

Du regard à la voix, ou émergence de la voix. Et l'on pourrait remarquer l'expression de cette émergence à partir du verset 24: d'abord le "bruit" entendu, suivi de la "voix qui vient du firmament", puis la "voix qui parle et dit". Bruit, voix, parole, telle est la progression: c'est l'émergence d'une articulation qui devient parole et interpellation: *"elle me dit"* (2/1).

2.2. L'empilement des figures

En se servant de l'ordre d'apparition scandée par ce passage du regard à la voix, un classement des figures est possible:

- d'abord convergence vers le centre ou le milieu: c'est la description des quatre vivants aux quatre faces (1/4-14),
- puis le mouvement dans les quatre directions (aspect cette fois centrifuge) avec les figures des roues imbriquées (1/15-21),
- puis la description de l'englobant: le firmament (1/22-24),
- enfin, coïncidant avec la voix qui fait irruption, et en quelque sorte hors de l'espace englobant - englobé, "au-dessus du firmament", le trône et au-dessus du trône, l'homme...

Retenons ici, non la complexité des figures dans leur dimension représentative, mais l'agencement de cette complexité dans le texte: il se manifeste en effet comme une montée progressive vers un point source, un point origine, une zone hors champ, hors espace englobant, *"au-dessus de ce qui est au-dessus"* (1/25-26). Considérons cela comme source et origine, car la voix va en surgir, mais aussi parce que se produit une focalisation vers un point de plus en plus réduit et précis: le trône, l'homme, et les "reins" de l'homme, ultime figure d'une source vitale: *"je vis... à partir et au-dessus de ce qui semblait être ses reins"* puis *"à partir et au-dessous de ce qui semblait être ses reins"* (1/27). Et ce déplacement vers ce point, cette progression du regard de l'observateur visionnaire, coïncide avec la mise en jeu de la voix. Les figures complexes et foisonnantes, des vivants, des roues, du firmament, se trouvent traversées par le regard de l'observateur pour finalement atteindre ce point focal, source et origine d'une voix. La vision devient alors (littéralement) un échafaudage complexe pour pointer vers celui d'où surgit la voix, comme une mise en scène cherchant à repérer une instance énonciatrice hors espace figurativisable, mais au terme de la traversée d'un espace "hyper figurativisée".

2.3. L'apparence

Autre élément de ce dispositif: la surdétermination par l'apparence. Car tout ce qui est vu est de l'ordre de la "ressemblance", de "l'aspect", de "l'apparence": ressemblance d'animaux, d'homme, de firmament, de trône, etc... L'activité interprétative du sujet visionnaire aboutit à mettre en perspective l'apparence, le "paraître" selon les termes de la véridiction.

Le travail interprétatif ne s'achève pas sur l'acquisition d'un savoir reconnu comme vrai, mais en reste au constat des "apparences". Bien plus, au moment même d'aboutir, ou au plus près, par le regard, de ce hors-champ qu'est *"la ressemblance de la gloire du Seigneur"*, le sujet interprétant va chuter et, par cette chute, faire place à une autre activité, celle de l'écoute d'une parole. Comme si le passage de la vision à la parole entendue se trouvait, dans les opérations de véridiction, recatégorisé comme passage du "paraître" à "l'être".

2.4. La chute.

"Je regardai et je tombai sur mon visage". (1/28)

Au plus près du point le plus haut, se produit la chute, et le dernier regard s'évanouit dans cette chute. Précisément, cette chute coïncide avec la fin du regard et le début de la voix. Avant d'entendre, il convient de ne plus voir. La chute sur le visage marque, figurativement, cette sorte de dé-compétence du sujet: perte de compétence ou perte de l'aptitude à voir, et donc de la capacité interprétative, ou du pouvoir savoir dont le regard est la figure.

Perte de compétence mais également, sous cette figure de la chute du corps (et avant qu'il ne soit relevé), défection, pour ainsi dire, du sujet mis en scène jusqu'ici. Le sujet se trouve "défait", déconstruit, propre alors à se trouver reconstituer par la voix qui lui parle.

Ce phénomène de dé-compétence, de perte d'une aptitude cognitive souvent inscrite dans le champ du "voir", se trouve également manifesté dans d'autres récits similaires. Ainsi, au "buisson ardent" (Ex 3), Moïse doit renoncer à voir (en se voilant le visage) pour entendre la voix qui s'adresse à lui. A l'Horeb, Elie (1Rois 19) effectue la même opération quand il se trouve confronté à l'anti-spectacle du souffle ténu et imperceptible qui alors lui parle (3). Le renoncement au voir/savoir constitue dès lors comme une condition préalable pour l'instauration du sujet par la voix.

Enfin, l'excès de lumière, figuré tout au long de ce récit de vision, pourrait également, dans sa valeur d'éblouissement, contribuer à cette suspension du pouvoir voir: Que peut-on voir en effet lorsque la lumière aveugle!...

3. Le discours

Après avoir caractérisé ce qui nous semble constituer les points essentiels de l'organisation figurative de la "vision", je soulignerai quelques aspects du discours qui suit (chapitres 2 et 3), relevant les éléments qui entrent en cohérence avec cette organisation.

3.1. la position “debout”

“Elle (la voix) me dit: Fils d’homme, tiens - toi debout car je vais te parler. Après qu’elle m’eût parlé, un esprit vint en moi qui me fit tenir debout; alors j’entendis la voix de celui qui me parlait.”

On retrouve ici les figures du corps: pour bien entendre le corps du sujet est à positionner. Après la chute sur le visage, le sujet est remis debout; mais grâce à un tiers, “l’esprit” (figure d’un destinataire) qui vient prendre place au lieu de l’aptitude à voir et à interpréter de celui qui disait “je regardai”. Ainsi, la position debout marque, sur le registre figuratif de la place du corps dans l’espace, la re-constitution du sujet. Après la phase de “disqualification” du sujet, s’inscrit le temps de sa requalification dans un rapport différent avec le destinataire.

3.2. “Fils d’homme”

C’est dans la logique de ce nouveau rapport qu’apparaît une nouvelle dénomination de l’acteur. En fonction des règles sémiotiques d’organisation de la signification, la figure du “Fils d’homme” est d’abord à articuler avec la figure de “Fils du prêtre Bouzi” que nous trouvons dans le second énoncé de l’introduction. Entrant dans l’ordre de la voix, Ezéchiel se trouve redéfini par une appartenance autre que celle de sa lignée dans l’ordre des générations. Il est “fils d’homme”, c’est cela que la voix lui apprend d’abord avant tout autre message: une appartenance à l’ordre de l’humain qui ne se définit pas seulement par le rapport à son géniteur. C’est au nom de cette appartenance qu’il aura désormais à intervenir et non pas simplement en fonction de sa définition sociale et familiale. Cette appartenance renvoie également à un ordre de valeurs (“l’humain”) au nom desquelles il doit agir.

Ce changement de position et ce phénomène de dénomination constituent donc les figures de la mise en scène de l’instauration du sujet.

3.3. Une activité énonciatrice

Pour quel “faire”, pour quelles activités, pour quel programme, ce sujet est-il instauré? Le discours des chapitres 2 et 3 nous renseigne assez bien: il s’agit moins de transmettre des messages ou des contenus de savoir que d’établir des positions d’interlocution.

“Je t’envoie vers eux; tu leur diras : ainsi parle le Seigneur Dieu.” (2/4). “Va, rends-toi auprès des déportés, auprès des fils de ton peuple; tu leur parleras; qu’ils écoutent ou qu’ils n’écoutent pas, tu leur diras: Ainsi parle le Seigneur Dieu.” (3/11).

Le contenu du message à transmettre consiste en quelque sorte en ceci: quelqu’un parle... Voici donc la fonction interpellatrice de la parole à dire. Il s’agit de rappeler pour ainsi dire l’origine de la parole, ou de signifier, pour reprendre l’expression de Jean Delorme dans l’analyse du début de l’Evangile de Marc: “l’antériorité de la parole sur le sujet qui l’annonce”. (4)

C’est par rapport à cet acte de parole que les destinataires ont à se situer: *“qui veut écouter, qu’il écoute; qui ne veut pas écouter, qu’il n’écoute pas” (3/27)*. Il y a donc, à l’intérieur du discours adressé au sujet, la mise en perspective du circuit énonciatif à établir.

A ce titre, l'épisode annonçant le mutisme du prophète est intéressant: *"Je collerai ta langue à ton palais; tu seras muet et tu ne seras plus pour eux l'homme du reproche... Mais quand je te parlerai, j'ouvrirai ta bouche et tu leur diras: Ainsi parle le Seigneur Dieu."* (3/26-27). Cet épisode montre bien que la fonction attendue n'est pas de simple production d'énoncés; il s'agit de parler à bon escient, pour permettre de remonter, par delà les propos, vers l'origine de la parole, et pour comprendre que quelqu'un parle, qu'un autre parle.

3.4. La manducation du Livre

Soulignons encore ce parcours figuratif de la "manducation" du livre (2/8-3/3). Cet épisode est souvent interprété, dans les notes de la plupart des traductions, comme le don des paroles à transmettre, et donc des contenus des énoncés à dire; paroles faites essentiellement de prophéties de malheur puisqu'il s'agit de "plaintes, de gémissements et de cris".

Il convient pourtant de souligner quelques éléments figuratifs qui ne coïncident pas totalement avec cette interprétation.

Il s'agit d'"Ecriture" et non de "paroles": un livre écrit et roulé (comme si le contenant était aussi important que le contenu), un livre sans vraies paroles mais se présentant comme un recueil de langage non encore articulé: *"on y avait écrit, des deux côtés, des plaintes, des gémissements, des cris"* (2/10)

Le contenu peut certes sembler dysphorique, mais l'action d'absorber ce livre et de s'en nourrir semble plutôt euphorique: *"il fut dans ma bouche d'une douceur de miel."* (2/3). A la main dure et pesante du destinateur vient s'opposer la main tendue qui offre la nourriture bienfaisante de l'écriture.

Il s'agit donc de nourriture: les figures du corps réapparaissent ici. Le livre est nourriture pour le corps d'un sujet remis debout et alimenté. Le livre écrit fonctionne comme l'anti-vision. Il vient en quelque sorte se substituer à la vision précédente jouant non comme un savoir acquis au terme du travail interprétatif de l'observateur visionnaire, mais comme une nourriture simplement donnée et reçue.

Enfin, "plaintes, gémissements et cris", est-ce là l'expression négative du contenu des énoncés que le prophète, simple mécanique de transmission, aurait à proférer, ou bien les figures d'un premier langage, d'une expérience indispensable et primordiale sur laquelle peut prendre appui l'activité d'écoute et de reconnaissance de la voix ?... quelque chose comme l'expression d'un besoin ou d'une demande (et non des menaces)...

Tous ces éléments figuratifs contribuent ainsi, après la chute consécutive à une vision pour ainsi dire excessive, à réinstaurer le sujet en le plaçant dans l'ordre de la "Voix", perçu comme une instance origine.

Pour conclure

Ce texte travaille, dans son foisonnement figuratif, à la mise en scène d'un circuit énonciatif selon lequel quelqu'un doit parler pour dire qu'un autre parle. Et cet autre est présenté comme une origine, origine de la parole et fondement du sujet. Dès lors il s'agit de "pointer", par le discours proféré et pour lequel un sujet se trouve instauré, vers cette instance origine de la parole.

Le même phénomène est à l'oeuvre dans le travail de la vision: pointer, par delà les figures et leur éblouissement fascinant, vers la source de cet éblouissement. Mais il faut également signifier l'impossible capture ou l'impossible enfermement dans les réseaux figuratifs de cette origine qui ne peut être qu'annoncée ou parlée. Aussi, après s'être, en quelque sorte, "empêtré" dans le dispositif des figures, le sujet doit-il faire l'expérience de sa chute et de sa décompétence interprétative. Un tel sujet annonçant ne se trouve instauré qu'au prix du renoncement à la transparence des figures et à leur capacité représentative, mais à l'issue, cependant, de leur traversée.

Cette composition s'apparente ainsi à une mise en scène de l'acte d'énonciation. Sans doute faudrait-il alors prévoir en lien avec l'énonciataire la place du lecteur? Je risque alors, en terminant, cette analogie: et si, pour lire, le lecteur n'avait pas lui aussi un prix à payer ? celui de renoncer à la transparence des figures tout en effectuant pourtant leur traversée ?

Jean- Claude Giroud
CADIR

(URBINO 1994)

Notes

(1) Nous avons utilisé, pour ce travail, la “**Traduction oecuménique de la Bible**”. Dans le cadre de cet exposé, pour ne pas en alourdir la présentation et pour faciliter la lecture, nous n’avons pas fait de renvois au texte hébreu; d’autant qu’il n’y a pas ici de problèmes majeurs de traduction.

En abordant ce travail, dans la perspective d’un examen du dispositif figuratif, nous reprenons le postulat de Hjelmslev selon lequel les *figures* désignent des unités qui constituent *séparément* soit le plan de l’expression, soit le plan du contenu. Ce sont les figures du contenu qui nous intéressent ici et l’organisation que nous pouvons en proposer.

Aussi, en ce qui concerne les problèmes liés à la traduction, nous pensons qu’il convient de les aborder en se servant d’une analyse sémiotique des figures et en considérant que les textes (les “originels” et les “traduits”) établissent entre eux des rapports d’intertextualité en fonction des règles de la mise en discours. Les rapports de dépendance diachronique ne sont plus alors les seuls à prendre en compte.

(2) Cf. A-J. Greimas et J. Courtès, **Sémiotique: Dictionnaire raisonné de la théorie du langage**, Hachette 1979. En particulier, les articles: *Figure*, *Figurativisation*.

Voir également, pour une présentation simplifiée: J-C. Giroud et L. Panier, **Sémiotique: une pratique de lecture et d’analyse des textes bibliques**, Cahiers Evangile n°59, avril 1987, pages 48 et 49.

(3) Cf. J-C. Giroud, *Du Carmel à l’Horeb*, Lumière et Vie n° 211, février 1993, pages 65-70

(4) Cf. Jean Delorme, *La narration évangélique: récit et parole dans l’Evangile selon Marc*, Colloque Bible et Sémiotique, Urbino juillet 1994.